

Theatrum mundi

La polémique autour du maintien ou du remplacement de l'escalier qui articule, tant mal que bien, différentes pièces du puzzle qui composent le quadrilatère Richelieu, dévoile, ou masque, un malaise. Comme toujours avec les interrogations architecturales, celui-ci ne peut être strictement rapporté à leur objet. Il touche à des questions urbaines, sociétales, culturelles, qui se nouent ici de manière paroxystique dans la figure de cet assemblage complexe, produit d'une histoire compliquée, et aujourd'hui atteint d'une forme d'arthrose si virulente qu'aucune thérapie, ni la meilleure des volontés, ne semblent pouvoir la résoudre.

Pour s'en tenir à l'architecture, les deux antécédents illustres et exemplaires offerts par Henri Labrouste, puis Michel Roux-Spitz, n'ont pas prétendu y arriver. Le premier dans des espaces encore aérés, qu'il n'hésita pas à combler, le second sur ce nouvel état, quitte à les saturer. Mais l'un comme l'autre s'inscrivaient dans la continuité de leurs prédécesseurs : parce que leur

langage ne différait pas du leur, ils surent articuler, sans prétendre ni à la rupture, ni surtout au leurre d'une unité qui se dérobaient dans l'assemblée de ces personnages de pierre, dont ils maintinrent les silhouettes et la nature. Cette cimentation ressemblait à la volonté républicaine de rassembler, sous la bannière de l'indivisibilité et la lumière du savoir, la diversité de leurs unités. Un théâtre donc, ouvert à la représentation. Et comme un théâtre, un ensemble fermé sur lui-même et sur les mondes qu'il déploie.

Paris possède quelques-unes de ces figures hétéroclites, soustraites à la ville pour mieux en concentrer la substance : l'École des beaux-arts, les Archives nationales. Ou d'autres, pour d'autres raisons : le Palais de Justice, de grands hôpitaux... Ces enclaves sont aujourd'hui convoitées, et prêtes à être démantelées, dans une ville où manquent les terrains. S'il faut se féliciter que cette menace ait été écartée du quadrilatère Richelieu, force est de constater que ce fut au prix de sa lotisation par différentes institutions – raboutage opéré par quelque technocrate d'État

soucieux « d'économie d'échelle », et couvert par quelque idéologue chantre de « l'ouverture au public » -, aussi bien qu'à l'économie – l'essentiel des crédits alloués à la rénovation étant employé à la mise en conformité d'installations notoirement vétustes.

Dans le fond, ces deux contraintes sont une chance, qui évitent au Quadrilatère de disparaître, ou bien d'être trop profondément remodelé. Le constater est reconnaître deux incapacités. Impossibilité de balancer aux orties des pans de patrimoine (celle-ci passablement récente, et constamment contournée par le faux-semblant des apparences) ; incapacité surtout à imposer l'ordre d'une unité que ne porte aucune représentation collective. Reste à inventer la voie qui se fraie entre ces deux murs. Si elle existe, celle-ci ne peut être que répondre à notre contemporanéité, dont l'îlot Richelieu apparaît comme l'emblème.

Lors du colloque, Henri Bresler a parlé de « l'archaïsme » de la grande bibliothèque de Tolbiac. Ce monument unitaire manifeste en effet la résurgence

tardive d'un pouvoir régalien, condamné au silence – il fait style de son absence d'expression - et à la solitude – il ne pouvait ni n'a pu fédérer la ville autour de lui. À l'image d'une certaine idée de la France, il affiche avec grandeur sa vaine superbe, qu'assiègent une galerie commerciale vouée à la consommation de loisirs, des sièges d'entreprise et des logements sans esprit, sinon sans prétention, à l'image de leur population bernée par la pseudo centralité qui lui est offerte et qu'elle se fait d'elle-même.

Cependant Bresler entendait moins dénoncer Tolbiac que souligner la modernité de Richelieu. Au cœur de la ville, cet archipel maintenu par l'idée érodée de la nécessité et de l'actualité de l'histoire qui lui a donné identité, est l'image même de notre société. Le théâtre est déserté, ne restent que des carcasses spectrales dans un assemblage perclus. Comment, chacun des personnages fût-il doté d'une nouvelle destination, fluidifier ce dernier et lui restituer une vitalité collective, sinon en proposant une nouvelle représentation ?

Si le bât blesse, c'est qu'il faudrait reconnaître d'abord une disjonction, plutôt que de chercher une improbable conjonction. Disjoindre, ce serait reconnaître l'autonomie de chacun des éléments du corps (architectural ou social), afin que chacun retrouve à se mouvoir. Fluidifier, ce serait autoriser un tel mouvement par le dégagement des interstices et des entre-deux. Frottement ne serait plus coincement, mais possibilité d'une civilité et d'une urbanité retrouvées. Voici qui renvoie à la figure des passages parisiens, explorée par Walter Benjamin. Dans le quartier, les passages sont nombreux. Voués aujourd'hui à l'exploitation marchande, ils ont perdu leur aura de parenthèses ouvertes à l'inattendu, qui définirent, par la liberté qu'ils autorisaient, l'identité d'une ville et de son siècle.

Seule la ville et la pratique urbaine peuvent en effet réanimer le Quadrilatère. Ce n'est pas en ouvrant quelques lieux au public (au risque évident de les perdre) qu'il leur sera rendu, mais plus simplement en autorisant traversées, entrebâillements et glissements, comme par effraction. Question d'interface et

d'articulation, d'homéopathie aussi – pour rendre le mouvement. Il ne s'agit pas de percer de nouvelles portes ou d'élargir des seuils, mais bien de rouvrir ce qui s'est condamné. Il s'agit de faire avec, tant le recyclage de l'étant donné et du déjà-là, tant leur transformation sur eux-mêmes sont l'unique manière de creuser des durées soutenables.

Dans le jeu de taquin, un seul mouvement latéral est autorisé grâce à une seule case vide. Ce jeu peut servir de figure topologique à l'institution, aussi bien qu'à la ville entière. Richelieu est notre vieux monde, obstinément présent, un pépin singulièrement nécessaire pour échapper à l'emprise du faux et au blocage dans un temps sans histoire. En cela, l'enjeu qu'il porte le dépasse. Plus qu'affaire d'architecture, Richelieu révèle des questions de culture, de représentation et, osons le mot, de démocratie.

Jean-Paul Robert